

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XVI

Québec, 25 juin 1904

No 45

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 705. — Les Quarante-Heures de la semaine, 705. — Lettre de Notre Saint Père le Pape Pie X, 706. — Leur premier châtiment, 707. — Chronique diocésaine, 707. — L'Inquisition, 709. — Chronique des couvents, 710. — Le rameau bénit, 711. — Nécrologie, 712. — La prière du soir dans une église de campagne, 714. — Théodore Botrel, 715. — Visites pastorales de Mgr Plessis, 717. — Bibliographie, 719.

Calendrier

26	DIM.	r	V après Pentecôte. SS. Jean et Paul, martyrs. Solennité de S. Jean-Baptiste , <i>Kyr.</i> 2 ton. II Vêpres, mémoire du dimanche seulement.
27	Lundi	fb	Du 4 ^e jour de l'octave.
28	Mardi	fb	(Vigile) S. Léon II, pape et confesseur. (<i>Jeûne remis à samedi, 2 juillet</i>).
29	Mercr.	r	SS. Pierre et Paul , apôtres, 1 cl. Solennité, dim. 3 juillet.
30	Jeudi	r	Commemoration de S. Paul, <i>dbl. maj.</i>
1	Vend.	b	Octave de S. Jean-Baptiste.
2	Samd.	b	Jeune. Visitation de la B. V. M. , 2 cl.

Les Quarante-Heures de la semaine

26 juin, Saint-Jean-Chrysostome. — 27, Saint-Victor. — 28, Pointe-aux-Trembles. — 29, Saint-Isidore. — 30, Saint-Damase. — 1^{er} juillet, Notre-Dame du Rosaire. — 2, Saint-Onésime.

LETTRE

DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE PIE X

AU DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA SAINTE ENFANCE

*A Notre cher Fils Maurice Desmuid, Protonotaire
apostolique, Président général de l'Œuvre pie de la
Sainte-Enfance*

PIE X, PAPE

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Nous avons été heureux de recevoir, des mains de Notre cher Fils le cardinal Vincent Vannutelli, le dernier volume de vos *Annales*, qu'il nous a récemment offert de votre part, et où sont énumérés les fruits merveilleux produits par la Sainte-Enfance. Nous avons senti Notre cœur pénétré de la plus douce consolation en Nous rendant compte, d'après ces mêmes *Annales*, de la grande utilité de votre Œuvre pour le peuple chrétien tout entier, et Nous n'avons pu Nous empêcher de vous féliciter avec effusion de tout le bien accompli par elle jusqu'ici. Nous n'avons plus qu'un vœu à exprimer, c'est que l'Œuvre de la Sainte-Enfance, qui déjà a si bien mérité de l'Eglise et de la société, poursuive avec ardeur et succès la marche qu'elle a commencée sous d'aussi favorables auspices, et que les *Annales* aient à relater, dans l'avenir, des faits toujours plus dignes d'attention. Cet heureux résultat ne peut manquer, Dieu aidant, de se produire, pourvu que la plus complète harmonie règne entre toutes les branches de l'Œuvre. Cette institution demeurera, en effet, vivante et prospère, et produira d'abondants fruits de salut, si tous ses membres, quelle que soit leur place dans la belle milice de la Sainte-Enfance, animés d'un même esprit, s'accordent pour tendre vers un seul et même but ; si, unissant leurs efforts et leur zèle, ils forment entre eux comme une phalange compacte, de manière à réaliser cette parole de l'Apôtre : « Nombreux sont les membres, mais il n'y a qu'un seul corps. » Tel est le plus ardent et le

plus cher de Nos vœux. Et pour vous donner enfin un gage aussi complet que possible de la bienveillance que Nous vous avons déjà témoigné de vive voix, il y a quelques jours (1), Nous vous accordons avec une affection paternelle, à vous et à l'Œuvre à laquelle vous présidez, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 16 janvier de l'année 1904, de Notre Pontificat la première.

PIE X, PAPE.

Leur premier châtement

Les plus évidentes contradictions sont le premier châtement des ennemis de l'Eglise.

Ainsi, ils ne cessent de hurler que, pour eux, le Pape n'existe pas.

Eh bien ! Depuis la protestation de Pie X, nécessitée par le voyage de M. Loubet à Rome, leurs journaux sont bourrés de commentaires sur cet acte du Souverain Pontife.

Ils se vantent également d'avoir relégué la religion dans le monde des fables.

Cependant, du moment qu'un nouveau problème religieux est à l'ordre du jour, il prime toute autre question dans leurs discours et leurs écrits.

Pourquoi donc ces orgueilleux ne reculent-ils point devant l'humiliation des pires contradictions ?

Parce que leur haine de l'Eglise l'emporte sur leur orgueil.

D. G.

Chronique diocésaine

— D'après toutes les nouvelles reçues à l'Archevêché, la santé de S. G. Mgr l'Archevêque est excellente, et son rétablissement est complet.

— La séance de collation des diplômes, qui a eu lieu di-

(1) Dans l'audience que Sa Sainteté avait daigné accorder, le 2 décembre 1903, au Directeur général de l'Œuvre.

manche soir à l'Université, a été très brillante. Son Excellence le lieutenant-gouverneur y assistait, avec un public d'élite. On a goûté beaucoup l'allocution de Mgr le recteur, et les éloges funèbres de Léon XIII, de l'abbé Casgrain et de l'abbé Roussel, par M. l'abbé Granbois, Mgr Laflamme et M. l'abbé Lortie.

Lundi matin, a eu lieu la distribution des prix aux élèves du Petit Séminaire.

— Dans l'après-midi de dimanche, Mgr le Vicaire général a fait la bénédiction de l'Hospitalité de Nuit, nouvelle institution fondée, au Patronage, par la Société Saint-Vincent de Paul. Cette nouvelle œuvre était à Québec d'une urgente nécessité, et les âmes charitables sont heureuses de son installation.

— Durant quelques jours, l'Archevêché a eu pour hôtes trois religieux Assomptionnistes, le Très Rév. Père Em. Bailly, supérieur général, le R. P. Thomas Darbois, son secrétaire, et le R. P. Etienne Monstrelet de Castel, de la Maison de New-York.

A la grand'messe de la Basilique, dimanche, le supérieur général de l'Assomption a fait un admirable sermon, qui a vivement impressionné l'assistance. Rendant hommage à la piété du peuple canadien, le prédicateur a recommandé le maintien de la vie de la foi non seulement chez l'individu et dans la famille, mais aussi dans la société. Se rappelant que la Congrégation de l'Assomption a été la première victime des lois de persécution religieuse en France, l'auditoire ne pouvait se lasser d'entendre le vénérable P. Bailly, qui d'ailleurs est un brillant orateur et un homme de Dieu. Ce devait être ainsi que dans les premiers siècles de l'Eglise, on écoutait la parole de quelque confesseur de la foi, qui prêchait avec une spéciale autorité la doctrine pour laquelle il avait souffert.

Les RR. PP. ont été charmés de tout ce qu'ils ont vu à Québec, et surtout de l'atmosphère religieuse que l'on y respire.

— Les comités du Monument Champlain travaillent activement à l'exécution de l'œuvre qui leur est confié. Ils ont reçu déjà beaucoup de souscriptions.

M. le sculpteur Hébert a présenté, dans une réunion du Comité général qui s'est tenue dimanche, la maquette du monument qu'il a projeté. Ce travail a fait une bonne impression sur tous ceux qui l'ont examiné.

L'INQUISITION

— o —

M. l'abbé A.-L. Gaffre a continué, hier, sa série de ses intéressantes conférences sur l'Inquisition.

Dans la dernière de ces conférences, il avait, comme nous l'avons dit, parlé des origines et des causes de l'Inquisition espagnole. Il en a, hier, expliqué et développé le fonctionnement.

Il a fait remarquer que, dans la série des délits frappés par l'Inquisition, un bon nombre étaient encore maintenant qualifiés crimes et poursuivis comme tels par les tribunaux de toutes les puissances européennes.

Au cours de sa conférence il a été amené à comparer la juridiction inquisitoriale aux juridictions existant de nos jours, affirmant que jamais un accusé n'a été emprisonné par le Grand Inquisiteur avant la qualification de son délit, c'est-à-dire avant sa condamnation.

L'abbé Gaffre reconnaît que l'Inquisition usait de la *Question* ; mais encore fait-il observer que ce supplice de la « question » existait dans tous les tribunaux européens.

La *Question* ne fut abolie en France que par Louis XVI par une ordonnance rendue en 1780.

Enfin le conférencier parle longuement de la dernière pièce la *Sorcière*, de M. Victorien Sardou.

Tout en rendant hommage à l'immense talent littéraire de l'auteur, il flétrit celui-ci avec la plus grande énergie et dans les termes les plus sévères, déclarant que dans les quatre premiers actes de cette pièce rien, absolument rien, n'est conforme à la vérité historique.

Il blâme l'auteur de la *Sorcière* d'avoir fait jouer au cardinal Ximénès un rôle en tout contraire à celui que remplit ce moine qui fut une des plus grandes figures de son siècle, et qui prépara le règne du grand empereur Charles-Quint.

En terminant, l'éloquent conférencier, parlant des exécutions dues à l'Inquisition espagnole, et prenant même le chiffre le plus élevé que fournissent les historiens, dit :

Ces exécutions réparties en 340 ans sont juste le tiers du sang versé en quelques mois par Luther, le quart du sang versé par le seul consistoire protestant de Genève, la vingtième partie du sang qui inonda la France pendant les quelques années de la Terreur.

Et il ajoute, aux applaudissements de l'auditoire :

L'Inquisition espagnole avait au moins cette sincérité de ne pas conduire ses victimes au bûcher avec des hymnes en l'honneur de la Liberté et de l'Humanité.

La prochaine conférence, qui aura trait à l'Inquisition espagnole et Jacobine, ne manquera pas d'offrir le plus vif intérêt.

F. JAYARY.

(*Libre Parole*, 26 mai 1904.)

Chronique des couvents

Nous croyons intéresser le lecteur en publiant le résultat du concours littéraire auquel ont pris part les élèves du cours modèle des couvents de l'archidiocèse. Dans cette liste ne figurent pas les couvents de la ville.

Sujet de la composition : *Histoire d'une fleur racontée par elle-même.*

Congrégation Notre-Dame :

1^{er} Prix, couvent de Sainte-Croix, Lotbinière.

2^e " " " Saint-Thomas, Montmagny.

Congrégation de Jésus et Marie :

Prix, couvent de Saint-Gervais, Bellechasse.

Congrégation des Sœurs de la Charité :

1^{er} Prix, couvent de Sainte-Anne de la Pocatière.

2^e " " " Saint-Charles, Bellechasse.

Congrégation du Bon-Pasteur :

1^{er} Prix, couvent de l'Islet.

2^e " " " Saint-Sylvestre, Lotbinière.

Les expositions de travaux à l'aiguille, dans les grands pensionnats, ont été plus remarquables cette année. Nous signalons, en particulier, celles des Ursulines, des Sœurs de Jésus et Marie à Sillery et des couvents de la Congrégation à Bellevue et à Saint-Roch, que nous avons eu l'avantage de visiter en détail. Celle de l'Académie Saint-Louis a été, aussi, plus belle que par le passé.

— Dans les maisons où les élèves suivent un cours régulier et prolongé, on sait les initier à tous les genres de travaux à l'aiguille, depuis les éléments de la couture jusqu'à la confection d'un trousseau complet, depuis le simple tricot jusqu'aux dentelles et aux broderies les plus artistiques. Malgré l'impatience des enfants, souvent aussi des parents, on oblige la jeune couturière à confectionner une prosaïque paire de bas ou quelque autre vêtement utile, soit pour elle-même, soit pour un membre de sa famille, ou, mieux encore, pour quelque membre souffrant de Jésus-Christ, avant de se livrer à un travail de fantaisie qui doit émerveiller les visiteurs et ravir les mamans.

Les couvents de campagne, malgré les prodiges d'économie qu'il y faut faire pour dérober quelques heures à la préparation des brevets, trouvent moyen, les uns plus, les autres moins, les uns de temps immémorial, les autres plus récemment, de faire coudre et tricoter les élèves, voire de leur faire tailler et confectionner tous les vêtements féminins.

Ce mouvement, éminemment pratique, se généralise de plus en plus. Si jamais, en haut lieu, on s'avise d'ajouter une épreuve de couture et de tricot au programme des examens du brevet, le zèle pour ces arts essentiellement utilitaires deviendra de l'enthousiasme.

INSPECTEUR.

LE RAMEAU BÉNIT (1)

C'était la veille du dimanche des Rameaux, jour solennel, prélude de la Grande Semaine. De pauvres enfants allaient par les rues, distribuant, à un sou le paquet, de petites branches de buis et de sapin.

Toute joyeuse de renouveler celles de l'an dernier, je m'apprêtais à faire disparaître dans notre maison les branches jaunies avec les palmes.

Dans nos familles canadiennes, conservatrices fidèles des coutumes antiques et religieuses, un rameau bénit se trouve en chaque endroit de la maison. Heureux sommes-nous de garder ainsi le souvenir du triomphe de Jésus-Christ !

(1) Tel est le sujet du concours littéraire de cette année, pour le Prix Baillairgé, au couvent des Ursulines de Québec.

Tout en continuant ma visite, je méditais sur la grandeur de la solennité du lendemain.

En entrant dans une chambre déserte, hélas ! depuis longtemps, j'aperçus une petite branche en forme de croix, attachée par un ruban noir au lit de noyer antique. Oh ! quels douloureux souvenirs se présentèrent alors à mon esprit, en même temps qu'avec respect, je baisais la branche bénite. C'était cette croix de rameau que grand'maman pressait entre ses faibles mains à l'heure dernière. C'était elle qui l'avait portée à la messe des Rameaux, alors que, droite et encore ferme dans sa démarche en dépit des soixante-dix hivers qui avaient blanchi sa noble tête, elle s'était rendue à l'église, accompagnée de sa petite-fille qui ne la quittait jamais.

Ce fut sa dernière sortie. A l'époque où tout est renouvelé dans la nature, lorsque les nids se sont repeuplés, que les arbres et les champs ont retrouvé leur parure, et les oiseaux leurs chansons, l'aïeule bien-aimée s'éteignit doucement dans la paix du Seigneur comme elle avait toujours vécu.

Et mon âme s'attristait : la vue de ce rameau béni avait réveillé dans mon cœur une peine sensible et douloureuse. Désormais cette femme si vénérable, si chrétienne, si bonne, chérie de sa nombreuse famille qu'elle-même avait aimée d'une affection si tendre et si profonde, cette vaillante que j'appelais « grand'mère » reposait dans la poussière du tombeau.

O souvenir béni de celle qui m'entoura toujours d'une maternelle tendresse, tu me consoles de son départ ! Hélas ! je ne la reverrai que dans la patrie ! Sur toi son regard doux et profond s'est reposé avec amour. A cette heure suprême où les angoisses de la mort viennent envahir notre âme, comme il fait bon de rencontrer un appui à notre faiblesse, une espérance dans la douleur ! Et toi, rameau béni, n'as-tu pas ranimé le courage d'une âme que Dieu rappelait à lui ?

Le crucifix parlait à son cœur de l'amour infini du Sauveur pour les hommes ; le rameau, en rappelant l'entrée triomphale du Christ dans Sion, ne lui parlait-il pas aussi de la Jérusalem céleste où tous sont appelés à suivre l'Agneau en chantant l'*hosanna* éternel !

O mère aimée ! Dieu vous a fait grâce ; du séjour des bienheureux n'oubliez pas les pauvres exilés. Priez pour vos chers enfants.

La petite croix de rameau fut placée parmi les trésors de la famille, touchant souvenir de l'aïeule qu'on vénère et dont la mort a laissé au foyer un vide que le temps ne saurait combler.

Anne-Marie (*Prix Baillairgé*, 1904.)

Le R. P. Hamon

Le Père Hamon, S. J., est mort le 11 juin, après quelques heures seulement de maladie, en plein travail d'une mission, à Leeds, comté de Mégantic.

Le regretté défunt a longtemps résidé à Québec. Il a prêché des retraites ecclésiastiques dans plusieurs de nos diocèses. Nombreuses aussi sont les paroisses canadiennes où sa prédication, impressionnante toujours, s'est fait entendre. Fils de la catholique Bretagne, c'est parmi nous et à notre profit qu'il a passé la plus grande partie de sa carrière sacerdotale.

C'était un penseur, un orateur et un écrivain. Les livres qu'il a publiés sur des sujets religieux sont tous remarquables. Celui qui probablement lui conservera le plus longtemps une place importante dans notre littérature canadienne, c'est son ouvrage sur les *Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre*.

M. l'abbé N. Gauvin

M. Gauvin, qui était né à Québec, est venu passer les dernières années de sa vie dans sa ville natale. Il était curé de l'Ange-Gardien quand il prit ainsi sa retraite, après avoir exercé le saint ministère durant un grand nombre d'années.

Les funérailles de ce bon prêtre ont eu lieu le 16 juin, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, et il a été inhumé, suivant son désir, dans le cimetière de cette institution.

Mgr Marois, vicaire général, a présidé la cérémonie funèbre, à laquelle assistaient un grand nombre de membres du clergé.

La prière du soir dans une église de campagne



Dans une paroisse éloignée du diocèse, j'assistai à une cérémonie bien touchante dans sa simplicité. Il était sept heures du soir. Il pleuvait, tonnait et faisait un vent à renverser les cheminées. Sans s'occuper de la bourrasque, la cloche de l'église tintait et annonçait le chapelet. « Le bon curé, me dis-je, risque cette fois de dire ses prières tout seul. » Par charité autant que par piété, je me rendis à l'appel de la cloche.

Peu à peu, tout de même, quelques braves femmes et quelques enfants entrèrent en se signant. Un prie-Dieu était installé à part, au milieu du sanctuaire. C'était vraisemblablement la place du célébrant, la place du pasteur. Quel ne fut pas mon étonnement de voir un bambin de neuf ans quitter gravement son banc et venir s'y agenouiller ! Sa tête arrivait juste à l'accoudoir. Sur un signe du curé, il déroule son petit chapelet et, d'une voix argentine toute joliette, il commence les *Pater* et les *Ave*, qu'achève en murmurant la maigre assistance. Sans broncher d'une syllabe, il récite par cœur les mystères, égrène tous ses *Ave*, en élevant de plus en plus sa voix perçante, qui semble vouloir gagner le ciel. Puis viennent les litanies de la Sainte Vierge en latin, le *Salve Regina*, la prière du soir avec tous ses actes et ses commandements, quelques oraisons particulières, enfin l'*Angelus* ; sa mémoire et ses poumons suffisent à tout. Vous supposez sans doute comme moi que ce gracieux et charmant enfant est le privilégié du catéchisme, un petit phénomène d'intelligence et de hardiesse ? Détrompez-vous.

Tout le petit monde qui se prépare de loin et de près à la Première Communion y passe. Chacun son tour. Les mémoires les plus rebelles, les timidités les plus grandes s'assouplissent et s'endurcissent assez pour qu'il n'y ait pas d'exclus. Chaque petit garçon, comme chaque petite fille, se fait un point d'honneur de remplir son rôle. La cloche peut tinter par tous les temps et à toutes les époques de l'année, jamais le curé ne se trouvera seul. Le célébrant du jour sera là pour le seconder et faire avec lui la prière en commun.

Quelle heureuse et féconde idée ! Voyez-vous ces enfants

contractant l'habitude, pendant plusieurs années, de réciter par cœur, à haute voix, toutes les prières que l'Eglise recommande aux fidèles ! Jamais ils ne les oublieront. Les années peuvent venir avec leur cortège de joies troublantes, de malheurs, de passions, de succès et de revers ; la foi, à certains moments, aura des défaillances, le respect humain la rendra timide ; mais chaque fois que le son argentin de la cloche se fera entendre, la prière du soir reviendra comme d'elle-même sur les lèvres du chrétien enchaîné par ses affaires ou par ses passions. Il n'osera pas refouler, au moins complètement, les *Ave* si doux du Rosaire qu'il a tant de fois récités. A certains jours, il versera des larmes d'attendrissement, en entendant son fils ou sa fille bien-aimée prier à haute voix dans le sanctuaire pour les pécheurs aussi bien que pour ceux qui nous sont chers.

Bénévoles lecteurs, n'oubliez jamais la prière du soir à l'église, ou bien, si vous êtes empêchés, récitez-la en commun dans votre famille.

(Semaine d'Aire.)

Théodore Botrel

Un trône est trop étroit pour être partagé, a dit Corneille. Cela n'est pas toujours vrai puisque aujourd'hui, en Bretagne, le trône poétique se trouve partagé entre Louis Tiercelin et Théodore Botrel.

En France, depuis Laujon et Collé jusqu'à Béranger et à Désaugiers, chanson et gaudriole ont presque toujours été synonymes. Lorsqu'on chantait encore — ces temps sont bien passés ! — on ne répétait que de gais refrains ; et du café des Variétés au café de Chartres, on s'en allait fredonnant la devise du *Caveau moderne* :

Aime, ris, chante et bois,
Tu ne vivras qu'une fois.

Théodore Botrel est bien trop Breton pour avoir cette conception de la vie et pour se contenter de la morale épicurienne des chansonniers d'autrefois. La chanson avec lui n'est pas la gaudriole ; au lieu de nous rabaisser vers la terre, elle nous élève vers le ciel. Sa Muse a des ailes. Au lieu de se renfermer dans la

salle basse du caveau, elle suit dans son vol le clocher de la Bretagne, ce clocher à jour, vrai symbole de l'âme celtique, rêveuse et mobile, où se succèdent rapidement les sentiments les plus divers, dominés par une aspiration incessante vers l'idéal.

Botrel sait rire pourtant, à l'occasion, d'un rire franc et sincère. Mais ce qui domine chez lui, c'est la sensibilité. Ce qui l'attire, ce qu'il s'attache surtout à peindre, c'est la foi naïve, la tendresse pure, l'amour du foyer, les tristesses de la grand'mère, le courage du petit mousse, l'héroïsme des Terr'-Neuvas. Les *Pauvres gens* ! nul ne les a chantés comme lui. Botrel nous fait pleurer, parce qu'il a pleuré lui-même.

Ce chanteur des humbles est aussi celui qui provoque le réveil, qui sonne le clairon, qui appelle aux bons combats les croyants et les forts. Et c'est pourquoi tandis que feu Béranger s'efface de plus en plus dans l'ombre avec son *Dieu des bonnes gens*, la jeune renommée de Botrel ne cesse de grandir. Il vivra, n'eût-il écrit que cette pièce, que mes lecteurs connaissent déjà, mais qu'ils seront heureux et fiers de relire :

BRETONS TÊTUS

« Pour vous faire oublier vos prières naïves,
Bretons, vos chapelets, nous vous les brûlerons ! . . .
— Nous avons sainte Anne et saint Yves ;
C'est devant eux que nous prierons.

— Alors, nous passerons les seuils de vos chaumières ;
Vos saintes et vos saints, nous vous les briserons !
— Au pied des arbres des clairières,
Devant la Vierge nous prierons.

— Hé ! Que nous font, à nous, leurs têtes séculaires ;
Tous vos grands chênes creux, nous vous les abattons !
— Il nous restera nos calvaires,
C'est devant eux que nous prierons.

— Avec nos durs leviers, parmi les folles herbes
Tous vos bons Dieux sculptés, nous vous les abattons ! . . .
— Nous avons des clochers superbes ;
En les regardant, nous prierons.

— De votre obscur passé quand nous fendrons les voiles,
Vos fiers clochers à jour baisseront les pavés . . .
— Nous prierons devant les étoiles ;
A battez-les, si vous pouvez ! »

(*L'Univers*)

EDMOND BIRÉ.

VISITES PASTORALES DE MGR PLESSIS
JOURNAL DE LA MISSION DE 1815

—○—
CHAPITRE SEPTIÈME

(Suite.)
—○—

M. Thayer demeura un an avec M. Matignon, après quoi il alla occuper diverses places dans l'Etat de New-York, dans le Maryland, à Liverpool, en Angleterre, et enfin à Limerick, en Irlande, où il est mort au mois de février dernier, ayant toujours soutenu sa piété et son zèle, mais ayant le talent de se fixer nulle part. (1)

M. Cheverus étant venu se joindre au docteur Matignon, comme on l'a vu ci-dessus, tous deux travaillèrent avec zèle et succès à avancer l'œuvre de Dieu dans la ville de Boston et dans son voisinage. La Providence féconda leurs travaux. Avec très peu de ressources, ils parvinrent à faire, au centre de la ville, l'acquisition d'un emplacement assez spacieux, sur lequel ils construisirent en briques une belle église qui coûta plus de vingt mille piastres. Elle fut consacrée par l'évêque de Baltimore, le 29 septembre 1803, sous le titre de Sainte-Croix. Bientôt après, ils acquirent un lot voisin du premier, qui leur procura un petit jardin et la facilité d'ajouter à l'église un logement pour eux, élégant et suffisant, ayant des cuisines

(1) L'Histoire de la conversion de cet excellent prêtre fut publiée à Londres en 1787 et traduite en français à Paris. Il était arrivé à Boston en 1790. Ce que Gilmary Shea et d'autres historiens semblent avoir ignoré, c'est qu'il passa trois à quatre mois au Canada, en 1796-1797, et on le constate par les archives de l'Archevêché. Le 19 novembre 1796, Mgr Denault, qui demeurait à Longueuil, écrit à Mgr Hubert que l'abbé Thayer a passé onze jours chez lui et qu'il est parti pour le Séminaire de Montréal où il veut passer l'hiver et se reposer. Réponse de Mgr Hubert qui approuve pleinement la cordiale réception faite à M. Thayer. Mais voilà que quelques employés du gouvernement sont alarmés de la présence de cet étranger à Montréal et qu'il se voit obligé de quitter le Canada. La lettre suivante de Mgr Denault, en date du 12 janvier 1797, raconte ce curieux épisode. Elle est adressée à M. Plessis, curé de Québec : « . . . Je ne savais que m'imaginer quand, dans les dernières correspondances au sujet du vénérable M. Thayer, je ne vous voyais pas paraître. Mais vous me tirez d'embarras : vous étiez en retraite. Que je vous en aurais dit, si j'avais eu affaire à vous ! Les craintes ont

au-dessus du rez-de-chassée, et deux étages au-dessus. Ces deux spectacles ecclésiastiques, par leur vertu, leurs talents, leur hospitalité et leur politesse, se sont fait jour à travers les préjugés des protestants et en ont attiré plusieurs à leur congrégation, qui est, en général, très édifiante, et où ces nouveaux convertis se soutiennent très bien.

Cependant l'évêque de Baltimore sentait la nécessité de morceler son immense diocèse. Il proposa au Saint-Siège de le diviser en cinq et il l'obtint dès l'année 1806. Mais il fallut du temps pour faire le choix des nouveaux évêques. Les deux Caroline, la Georgie, la Virginie et Maryland furent les seuls Etats destinés à former désormais le diocèse de Baltimore. Celui de Barstown fut composé des deux Etats de Kentucky et du Tennessee; celui de Philadelphie de la moitié méridionale du New-Jersey; celui de New-York de la moitié septentrionale du New-Jersey et de tout l'Etat de New-York; enfin celui de Boston eut pour lots l'Etat du Massachusset avec le district du Maine et les Etats de Rhode-Island, du Vermont, du New-Hamshire et du Connecticut. M. Egan fut nommé évêque de Philadelphie. Il était né irlandais, mais agrégé depuis longtemps au clergé de Baltimore. Un dominicain de la même nation, le père Concanen, qui depuis nombre d'années faisait en

cessé, je suppose, de votre côté, à Québec, je veux dire. Il n'en est pas ainsi du côté du Séminaire de Montréal. Son inquiétude a été au point de lui donner congé, et il erre de curé en curé. Monseigneur, dit-on, l'a désiré (son départ du Séminaire, j'entends) et Monseigneur, par une lettre du 12 décembre, la plus favorable à ce monsieur, me dit que je puis donner à son séjour une *extension convenable*. Le Séminaire épouvanté ajoute 2^o que ce qui l'a conduit à cette extrémité, ce sont les manœuvres, dans Montréal, de quelques magistrats inquiets, et que l'on disait tout bas que le solliciteur général avait ordre de s'informer et de le renvoyer. Je me suis informé moi-même de tout, et le solliciteur m'a répondu qu'en effet les magistrats, instruits faussement qu'un Français, entré dans la ville, demeurait caché en quelque part, l'avaient engagé à aller au Séminaire prendre des connaissances sur le sujet; mais qu'apprenant que ce monsieur était américain, il s'était retiré sans mot dire et le trouvait bien là.

« Voilà comment on se tourmente mal à propos, au lieu d'aller son train comme on dit, quand on a surtout de son côté la raison et le droit.

« Depuis son exil du Séminaire, il a passé quatre jours chez M. Girouard, plus de quinze chez M. Dubaron; il est à présent chez M. Coneyroy d'où il reviendra ici... »

M. Thayer dut partir du Canada à la fin de janvier 1797, pour s'en retourner aux Etats-Unis, qu'il quitta définitivement pour l'Angleterre et l'Irlande, en 1803.

cour de Rome les affaires des évêques d'Irlande, fut nommé évêque de New-York. M. Flaget, sulpicien français du Séminaire de Baltimore, fut pourvu de l'évêché de Barston. Quant à celui de Boston, l'abbé Matignon eut l'adresse de se mettre de côté et de faire tomber le choix sur M. Cheverus, son confrère, plus jeune que lui de 14 ans. Le R. P. Concannen fut consacré à Rome au mois de juin 1810, et était dans l'attente d'une occasion pour passer aux Etats-Unis, où il apportait les bulles des autres évêques. Apprenant qu'il y avait à Naples un vaisseau américain, chargé de transporter aux Etats-Unis les équipages de plusieurs autres vaisseaux de cette Puissance, que le gouvernement napolitain avait trouvé bon de confisquer, l'évêque de New-York s'y rendit, espérant de trouver un passage. A peine arrivé dans cette ville, il fut saisi par ordre de la police et jeté en prison, d'une manière si imprévue et si révoltante, qu'il en tomba malade et y mourut au bout de quatre jours. (1) Heureusement il avait eu la précaution de faire parvenir à Paris des copies authentiques des bulles dont il était le porteur. M. Flaget, qui n'avait pu se résoudre à accepter l'épiscopat sans consulter M. Emery, supérieur général de Saint-Sulpice, avait fait exprès le voyage de France. Il en reçut une réponse affirmative et revint en Amérique avec cette copie des bulles, sur laquelle lui et les évêques de Philadelphie et de Boston furent consacrés à Baltimore, dans la même année 1810, à trois jours différents, savoir : l'un le dernier dimanche d'octobre, le second le jour de la Toussaint, et le troisième le premier dimanche de novembre. (A suivre.)

Bibliographie

— PRÊCHONS L'ÉVANGILE ou *La prédication*, d'après les Pères, les Docteurs et les Saints. Homélies, commentaires, plans, sermons et instructions sur les Épîtres et Évangiles de tout le cours de l'année liturgique. Texte intégral et suivi, choisi, traduit, mis en ordre avec sommaires, divisions et notes, et publié par une société de prêtres de divers diocèses sous la direction de l'abbé J. Pailler. Collaborateurs : MM. les abbés

(1) D'après M. Gilmary Shea, l'évêque n'aurait pas été jeté en prison. Mais on lui aurait simplement défendu de s'embarquer sans une permission spéciale du gouvernement. En tout cas, l'effet fut le même, et le prélat mourut de douleur.

Sachet (diocèse de Blois); Delbosc (Montauban); Piquemal et Fournié (Pamiers); Beauvils et Lecomte (Bourges).

Beaux volumes in-12, de 350 à 500 pages. Ouvrage capital, unique et classique. Pplus de 3000 sujets, dont un bon tiers traduit pour la première fois en français. Dédié au clergé français, belge et canadien. (*S'adresser à l'abbé Pailler, curé de Celon (Indre), France.*)

— REVUE DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES. — La Revue est mensuelle et l'abonnement court de janvier à janvier. — Prix de l'abonnement, 15 fr. par an. S'adresser à M. Henri Morel, imprimeur-éditeur, 77, rue Nationale, Lille (Nord), ou à la librairie ROGER et CHERNOVIZ, 7, rue des Grands-Augustins, à Paris.

Sommaire du N° d'avril 1904. I. Les paroisses et les fabriques au commencement du XIII^e siècle (2^e art.), par M. l'abbé E. BONDUELLE. — II. Les œuvres dogmatiques de saint Alphonse de Liguori, par M. le chanoine E. MANGENOT. — III. Deux cas réservés au Souverain Pontife, par M. le chanoine B. DOLHAGARAY. — IV. Notes critiques de Théologie. — V. Mélanges bibliographiques. — VI. Concours sur le rit Ambrosien. — VII. Actes du Saint-Siège: I. Actes de Sa Sainteté: 1^o Allocution consistoriale du 18 mars 1904. 2^o Encyclique de S. S. Pie X à propos de la fête de saint Grégoire le Grand. II. Sacrée Pénitencerie: 1^o Rescrit autorisant les ordinaires à permettre l'usage des œufs et du laitage pour le jeûne du jubilé. 2^o Jours du jeûne jubilaire; églises à visiter; confesseur pro monialibus; usage réitéré des pouvoirs. III. S. C. des Rites: Jours où les funérailles sont interdites.

— NOS RESPONSABILITÉS, instructions aux hommes du monde prêchées à Saint-Philippe-du-Roule et à Saint-Angustin (carré de 1904), précédées d'une lettre du Cardinal Merry del Val, par M. l'abbé DE GIBERGUES, supérieur des missionnaires diocésains de Paris. In-18 raisin... 3 fr. (*Librairie V^o Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris.*)

Nos responsabilités, voilà un grave sujet que chacun doit méditer à l'heure présente. Etat des esprits, Notions de la responsabilité, Sanction de la responsabilité, Responsabilités individuelles, Responsabilités collectives, Responsabilités envers le pays, telle est la division de cet ouvrage qui aborde, commente et résout le difficile problème de notre rôle social.